Le rapport de la censure sur *Henriette Maréchal* des frères Goncourt

Michele Sollecito

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/981>

DOI : 10.4000/rief.981

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Michele Sollecito, « Le rapport de la censure sur *Henriette Maréchal* des frères Goncourt », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 1 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/981> ; DOI : 10.4000/rief.981

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Le rapport de la censure sur *Henriette Maréchal* des frères Goncourt

Michele Sollecito

- 1 Le rapport de la Commission d'examen des ouvrages dramatiques sur *Henriette Maréchal* des frères Goncourt est un témoignage des plus intéressants de la surveillance « morale » que l'empire de Napoléon III exerçait sur le théâtre.
- 2 Rétablie après la révolution de 1848, quand le Conseil d'État menait une enquête¹ pour préparer la loi sur le théâtre, la censure avait le devoir de préserver « le sentiment religieux, le sens moral, l'esprit patriotique »², comme l'écrivait Hallays-Dabot, historien de la censure et censeur lui-même sous le Second Empire.
- 3 Tout cela devint très compliqué quand l'écriture irrévérencieuse des Goncourt franchit les portes de la Comédie-Française avec le drame *Henriette Maréchal*. La première pièce que les frères Goncourt font représenter sur la scène du Théâtre-Français, le 5 décembre 1865, devient rapidement un épisode remarquable dans l'histoire du théâtre en France. *Henriette Maréchal* tomba en effet sous les coups d'une cabale tumultueuse organisée par les adversaires de la princesse Mathilde protectrice des Goncourt.
- 4 L'intrigue met en scène un jeune homme, Paul de Bréville, qui, amené au bal masqué de l'Opéra de mi-carême par son frère aîné Pierre, tombe amoureux d'une femme, Mme Maréchal. Pendant la conversation entre Mme Maréchal et Paul, un monsieur en habit noir importune la dame. Paul n'hésite pas à provoquer l'homme en duel. Le lendemain, Paul, blessé, est amené fortuitement à la maison de M. Maréchal, à Ville d'Avray. Paul y découvre l'identité de Mme Maréchal en trouvant le domino qu'elle portait au bal masqué. Le jeune homme déclare ainsi son amour, et la femme, bien qu'épouse très aimée de M. Maréchal et mère heureuse de sa fille Henriette, accepte la liaison. Toutefois Mme Maréchal s'aperçoit de l'amour de sa fille Henriette pour Paul et décide de mettre fin à sa liaison, alors que le jardinier a averti M. Maréchal qu'il a vu sur le sable des pas d'homme. Quand Paul va rencontrer Mme Maréchal, son mari intervient avec ses pistolets chargés,

mais au lieu de punir l'amant, il tue sa fille Henriette qui, défendant sa mère, s'exclame : « C'était... mon amant... à moi ».

- 5 Après lecture devant le Comité de la Comédie, la pièce est reçue le 8 mai avec neuf boules blanches contre deux rouges. Le 5 novembre, au terme d'une distribution des rôles plutôt laborieuse, le directeur de la Comédie, Édouard Thierry, informe les Goncourt que la pièce doit être créée le 1^{er} décembre. Le manuscrit d'*Henriette Maréchal* fut ainsi envoyé à la Commission des ouvrages dramatiques quinze jours avant la première, le 15 novembre. Trois jours après, le 18 novembre, la Commission rédige son procès-verbal³. Le rapport, qu'on peut consulter aux Archives nationales, cote F 21 966, se compose de six pages. Les censeurs font un résumé très consciencieux de la pièce et ils exposent au maréchal Jean Baptiste-Philibert Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur et des beaux-arts, perplexités et observations.
- 6 La conclusion est nette : « Nous croyons donc que cette pièce ne pourrait être autorisée qu'avec des modifications dans le sens de nos observations ». *Henriette Maréchal* est donc admise « à correction ». Quelles sont ces observations ? On doit « simplement » éviter l'étonnement que peuvent causer : les « cliquetis de propos grivois, parfois grossiers » de la scène du bal masqué à l'Opéra ; le comportement de Pierre, le frère aîné, qui pousse la complaisance pour l'amour de son frère jusqu'à l'exagération ; enfin « la passion étrange de cette mère de famille » pour Paul, très jeune, presque un enfant. On comprendra très facilement qu'une pièce « admise à correction » en ces termes est une pièce en fait refusée, ou bien une pièce qui doit perdre toute son originalité. Les observations des censeurs, Victor Hallays Dabot, Jacques Louis Florent, Émilien Pacini et André Alexandre Basset, visent à préserver le « sens moral » des spectateurs de la maison de Molière en jugeant scandaleux l'adultère entre une mère de famille et un jeune homme, et en condamnant l'atmosphère ambiguë de divertissement du bal masqué de l'Opéra. Sur ce point, il s'agit d'une question strictement linguistique. Toute l'originalité, l'ironie et la vivacité du langage des Goncourt paraissent peu élégantes aux censeurs qui n'avaient jamais vu un litige où les adversaires se lancent des insultes pareilles :

DEUXIÈME MASQUE : As-tu fini, paillasse en deuil ?

LE MONSIEUR : Monsieur est du Jockey ?

DEUXIÈME MASQUE : Va donc te coucher, chapelier de la rue Vivienne !

LE MONSIEUR : Dis donc, peintre de tableaux de sage-femme !

DEUXIÈME MASQUE : Jeune premier de Montmartre !

LE MONSIEUR : Tourneur de mâts de Cocagne en chambre !

DEUXIÈME MASQUE : Bibliothécaire de la garde nationale !

LE MONSIEUR : Éleveur de sangsues mécaniques !

DEUXIÈME MASQUE : Pédicure de régiment !

LE MONSIEUR : Président de la Société du Bec dans l'eau !

DEUXIÈME MASQUE : Abonné de la *Revue des Deux Mondes* !

LE MONSIEUR : Ah ! des gros mots !... Attends ! Je vais descendre...⁴

- 7 Il y a enfin la « question dénouement » : comment admettre que M. Maréchal tue l'innocente Henriette ? Le 29 novembre les frères Goncourt écrivent ironiquement dans le *Journal* :

Thierry nous montre une lettre de Doucet, dans laquelle le ministre Rouher et le maréchal Vaillant nous font l'honneur d'avoir cherché, trouvé et d'offrir un dénouement à notre pièce. Rouher veut que la fille soit seulement blessée et qu'il reste l'espérance d'un mariage avec l'amant de sa mère ! Le maréchal Vaillant en a trouvé un autre, à peu près du même goût, que je ne me rappelle plus.

Heureusement qu'il n'y tient pas ; et comme militaire, il n'est pas trop opposé au coup de pistolet du dénouement.⁵

- 8 Les observations des censeurs sur *Henriette Maréchal* trouvent donc écho dans les préoccupations de Camille Doucet, directeur général de l'administration des théâtres, du ministre de l'État Rouher et du maréchal Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur. Toutefois, grâce notamment à l'intervention de la princesse Mathilde, amie des Goncourt, *Henriette Maréchal* obtint l'autorisation d'être jouée sur scène sans changements dans le dénouement, trois jours avant la première.
- 9 Le soir du 5 décembre, jour de la première, un concert de sifflets empêcha d'entendre un seul mot du drame, la fameuse « cabale » d'*Henriette Maréchal* éclata avec clameur et bruit. *Henriette Maréchal* ne tint l'affiche que pendant dix jours et eut six représentations avant d'être retirée le 17 décembre.
- 10 Le texte de la pièce que les Goncourt publient dans *L'Événement* (9-14 décembre 1865) puis chez Lacroix et Verboeckhoven (1866) est différent du manuscrit original⁶ présenté à la Commission d'examen des ouvrages dramatiques où on trouve petits mots et répliques ajoutés ciselés par les censeurs et jamais publiés.

ANNEXES

Rapport de la Commission d'examen des ouvrages dramatiques sur *Henriette Maréchal*

Ministère de la maison de l'Empereur
et des beaux-arts

Surintendance générale
des Théâtres

Commission d'examen
des ouvrages dramatiques

Palais des Tuileries, le 18 Novembre 1865

Théâtre-Français

Henriette Maréchal, drame en 3 actes

M. Maréchal, excellent homme, est heureux entre sa femme qu'il aime et Henriette sa fille, âgée de 16 ans, qu'il adore. C'est pour elles qu'il travaille à augmenter une honorable fortune qu'il ne doit qu'à lui-même. M^{me} Maréchal aime surtout par devoir, son mari qu'elle trouve trop occupé de ses affaires, mais elle aime de toute son âme sa charmante fille, Henriette.

Une fatale curiosité a conduit, pour la première fois, M^{me} Maréchal au bal masqué de l'Opéra, sous la protection de son mari.

Là arrive aussi pour la première fois Paul de Bréville, charmant enfant, échappé de collège, avec toutes les curiosités, toutes les impatiences de son âge. Paul est amené par Pierre, son frère aîné, qui l'a élevé et qui lui donne, pour diriger ses premières armes, des avis qui sont plutôt d'un homme du monde blasé que d'un sage mentor.

Paul rencontre M^{me} Maréchal, un moment séparée de son mari, s'attache à elle et la poursuit jusque dans sa loge, en lui adressant avec un mélange d'audace et de timidité les déclarations les plus tendres et les plus naïves. Leur conversation, dont M^{me} Maréchal est vivement émue, est interrompue par l'entrée d'un monsieur qui, à la veille de se marier, s'est permis de faire toutes les folies possibles dans cette dernière nuit de carnaval. Le monsieur tient les propos les plus inconvenants à M^{me} Maréchal, qui est délivrée de ses importunités par son mari et emmenée par lui.

Paul provoque le monsieur impertinent ; son frère sera son témoin. Le duel a lieu le lendemain à Ville d'Avray près de la maison de campagne de M. Maréchal, où Paul gravement blessé est conduit par les ordres de Maréchal lui-même.

Paul soigné par son frère et par Thérèse, la femme de chambre, n'a vu ni M^{me} Maréchal ni Henriette ; ce n'est qu'au moment, où il va quitter la maison que les indiscretions de Thérèse et la vue du domino de M^{me} Maréchal lui font reconnaître dans cette dernière la dame du bal masqué, pour laquelle il s'est battu. Venu pour prendre congé d'elle et la remercier de son hospitalité, il ne veut plus partir, renouvelle ses déclarations d'amour et ses instances les plus passionnées ; M^{me} Maréchal objecte ses devoirs, son affection pour son mari et pour sa fille et veut s'éloigner. Paul tombe évanoui sur le canapé ; avant d'aller chercher du secours en le croyant sans connaissance, elle lui donne un baiser sur le front. Paul se réveille et se lève ; le rideau tombe.

Après cette fin d'acte on n'est pas étonné de voir au 3^{ème} acte, qui se passe à Trouville, la liaison la plus complète entre Paul et cette femme passionnée, qui pourrait être sa mère. Cela dure depuis trois mois.

M^{me} Maréchal se fait d'autant plus de reproches qu'elle finit par apprendre que sa fille Henriette aime Paul ; elle supplie le jeune homme de renoncer à son coupable amour, mais Paul dont la passion n'a fait que s'accroître refuse de s'éloigner et est prêt à tout braver, même la colère de Maréchal, qui revient de Paris. Maréchal prévenu par le jardinier qu'on a vu sur le sable des pas d'homme se dirigeant vers une fenêtre de la maison, charge ses pistolets et surveillera le voleur ou l'amant. Malgré les conseils de son frère et quoique averti du retour du mari, Paul court au rendez-vous qui lui avait été donné, et escalade la fenêtre par laquelle il est tant de fois entré. Sa maîtresse veut le forcer à fuir, à se cacher ; elle entend son mari qui approche. Au moment où Maréchal paraît, la femme s'évanouit ; Henriette sort de sa chambre en peignoir blanc, éteint la lampe, se jette aux genoux de son père, qui, la prenant pour la femme coupable, la tue d'un coup de pistolet.

Henriette voulant sauver sa mère meurt en disant : C'était mon amant, il venait pour moi.

Cette analyse où l'on ne voit qu'un drame de famille, duquel on pourrait tirer une espèce de moralité, donnerait une idée incomplète de l'ouvrage que nous avons eu à examiner.

Au lever du rideau on est en plein bal masqué de l'Opéra avec les cris d'usage, le cliquetis de propos grivois, parfois grossiers lancés et renvoyés, avec un entrain et une licence carnavalesques poussés aux dernières limites.

Ce tableau, que jusque-là on n'avait vu que sur des scènes inférieures, nous paraît difficilement admissible, surtout au Théâtre-Français, où nous craignons qu'il ne cause un étonnement pénible, suivi peut-être d'improbations fâcheuses.

Nous craignons que le rôle de Pierre de Bréville, le frère aîné et presque le tuteur de Paul, ne soit empreint d'une tolérance trop grande pour les amours de son jeune frère, amours qu'il dirige et protège.

Cette complaisance exagérée pourrait produire une impression choquante.

Nous craignons que la passion étrange de cette mère de famille pour un tout jeune homme, presque un enfant, qui pourrait être son fils, et d'un autre côté les ardeurs de Paul pour cette femme qui a eu son premier amour, ne causent une impression répulsive dans la partie délicate du public.

Nous croyons donc que cette pièce ne pourrait être autorisée qu'avec des modifications dans le sens de nos observations et nous avons l'honneur d'appeler l'attention de son excellence sur un ouvrage de cette nature destiné au Théâtre-Français.

Victor Hallays (Dabot)

Florent (Jacques Louis)

Émilien Pacini

Alex. Basset (André Alexandre Basset)

NOTES

1. Conseil d'État (Section de législation). Commission chargée de préparer la loi sur le théâtre : *Enquête et documents officiels sur les théâtres*, Paris, décembre 1849.
2. V. Hallays-Dabot, *Histoire de la censure théâtrale en France*, Paris, Dentu, 1862, p. X.
3. Cette pratique disparut dès 1866 : « Devant le nombre sans cesse croissant de pièces, saynètes et chansonnettes, les autorisations se donnaient désormais oralement : seules les interdictions faisaient l'objet d'une justification écrite et signée », dans O. Krakovitch, *Censure des répertoires des grands théâtres parisiens : 1835-1906. Inventaire des manuscrits des pièces (F\18 669 à 1016) et des procès-verbaux des censeurs (F\1 966 à 995)*, Paris, Archives Nationales, 2003, p. 72.
4. E. et J. de Goncourt, *Henriette Maréchal*, Paris, Lacroix et Verboeckhoven, 1866, acte premier, scène V, p. 37-38.
5. Id., *Journal*, Monaco, les Éditions de l'Imprimerie nationale de Monaco, 29 novembre 1865, t. 7, p. 140.
6. Le manuscrit présenté à la Commission d'examen des ouvrages dramatiques peut être consulté aux Archives nationales, cote F 18 681.

INDEX

Mots-clés : censure, Comédie-Française, Henriette Maréchal, Goncourt (frères), Archives nationales